



*Pierre Michel**

À PROPOS DE L'ÉDITION DE LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'OCTAVE MIRBEAU

MOTS CLÉS

Mirbeau; Monet; la correspondance; édition; recherche; datation

Une entreprise de longue haleine

C'est en 1967 que, dans le cadre de ce qui devait être une « thèse complémentaire », j'ai déposé, à la Sorbonne, en guise de sujet, l'édition de la correspondance d'Octave Mirbeau, à qui devait être consacrée ma thèse principale, dite « thèse d'État ». Thésard débutant et fort ignorant des choses de la recherche, je ne soupçonnais pas du tout l'ampleur de l'entreprise et n'imaginai pas que j'en prenais pour un bon demi-siècle... Car c'est seulement en mai 2022, 54 ans – et 4 200 pages bien tassées – plus tard, qu'a fini par paraître quatrième et dernier tome de mon édition de la *Correspondance générale* de Mirbeau, qui couvrait les dernières années de l'écrivain (de 1903 à 1916) et comportait un énorme supplément, de quelque 500 lettres, aux trois tomes précédents. Et encore, si « générale » qu'elle soit, une édition de correspondance ne saurait prétendre pour autant être « complète ». Car de nouvelles lettres inconnues, voire insoupçonnées, sont découvertes de temps à autre, ou refont surface un beau jour, à l'occasion de ventes : c'est ainsi que dans les n° 4 et 5 de la revue de l'association Les Amis de Mirbeau, *Octave Mirbeau*

* Pierre Michel – agrégé, docteur ès Lettres, H.D.R., est chercheur associé à l'université d'Angers (CIRPaLL, Centre Interdisciplinaire de Recherche sur les Patrimoines en Lettres et Langues) ; président et fondateur de la Société Octave Mirbeau et des Amis d'Octave Mirbeau ; rédacteur en chef des *Cahiers Octave Mirbeau* et de la revue *Octave Mirbeau – Études et actualités* ; e-mail: michel.mirbeau@sfr.fr

– *Études et actualités*, j’ai pu publier 22 lettres nouvellement retrouvées, totalement ou partiellement inédites. L’entreprise continuera donc autant que moi...

Dans un bref article destiné à une publication universitaire et susceptible d’éclairer de jeunes chercheurs, je ne vais évidemment pas retracer ce long parcours : je me contenterai d’avouer que mon travail a été interrompu pendant 17 ans, pour des raisons personnelles, et que sa reprise, fin 1987, a été particulièrement difficile, après un éloignement aussi total et aussi long. Mon propos est plutôt de mettre en lumière les difficultés auxquelles se heurte ce type d’entreprise éditoriale en général, et celles qui sont relatives à mon sujet d’étude, Octave Mirbeau, en particulier.

Je passerai très vite sur deux difficultés de type éditorial qui ont notablement retardé l’achèvement de mon travail.

Tout d’abord, il s’est avéré que l’imprimeur auquel avait eu recours L’Âge d’Homme, éditeur de Lausanne, pour le premier tome initialement prévu, a fait faillite et a égaré tout le travail déjà effectué, de sorte qu’il a fallu tout recommencer chez un autre imprimeur... Ainsi, plusieurs années ont été perdues pour la publication, d’où ma décision, afin de compenser un peu, de publier en un seul volume les deux tomes précédemment envisagés. Ce volume double a fini par sortir en janvier 2003 et m’a valu, neuf mois plus tard, le prix Sévigné¹.

Une autre mésaventure s’est produite en 2019 : la nouvelle directrice de L’Âge d’Homme s’est trouvée dans l’incapacité de publier le dernier tome, faute d’avoir reçu de la Société Octave Mirbeau (SOM) – que j’avais fondée en novembre 1993 – la somme de 7 000 € qui avait été prévue, en échange de 200 exemplaires, comme pour le tome III. Cette somme avait pourtant été mise de côté à cette fin et inscrite au budget prévisionnel de l’association, mais mon successeur à la tête de la SOM a refusé de la verser à l’éditeur des trois premiers tomes. Il m’a donc fallu en trouver un nouveau, et, pour finir, c’est un modeste éditeur de province, le Petit Pavé, de Brissac (en Anjou), qui a accepté de passer avec moi le même type de contrat équitable que j’avais eu jadis avec L’Âge d’Homme.

Ce sont là des mésaventures indépendantes de la bonne volonté du chercheur, et je ne les développe pas. Mais, inévitablement, quand on envisage la publication de très gros volumes à destination d’un public limité, le rôle de l’éditeur est incontournable et on en est dépendant. J’en arrive maintenant à mes objectifs de chercheur et aux difficultés que j’ai rencontrées.

¹ En octobre 2003, j’ai prononcé, à cette occasion, une allocution que l’on peut retrouver sur le site Internet des Amis d’Octave Mirbeau : <https://mirbeau.asso.fr/correspondance.htm>. Sur cette édition de la *Correspondance générale* de Mirbeau, on peut aussi se reporter à mon article « La correspondance d’Octave Mirbeau », paru dans la revue *L’Épistolaire*, n° 41, 2015, pp. 289–298 (<https://fr.scribd.com/doc/314181451/Pierre-Michel-La-correspondance-d-Octave-Mirbeau>).

La collecte des lettres

Le premier objectif est évidemment de trouver les lettres de l'épistolier. Dans l'édition d'une correspondance partielle, il suffit de dénicher l'emplacement des archives du destinataire, ce qui est *a priori* très simple, si ces archives ont été conservées dans un seul endroit, comme c'est le cas, par bonheur, de celles d'Auguste Rodin (toutes les lettres de Mirbeau sont conservées au Musée Rodin). Dans le cas d'une correspondance croisée, il faut connaître les archives des deux épistoliers, et c'est déjà plus difficile. Surtout dans le cas de Mirbeau, dont toute la correspondance reçue a été mise en vente, les 24 et 28 février 1919, et éparpillée à travers le monde, ainsi que sa somptueuse bibliothèque². Les lettres qu'il avait reçues des grands écrivains et artistes de l'époque ont été dispersées, et c'est ainsi, notamment, qu'on n'a jamais retrouvé les lettres de Rodin, ni celles de Claude Monet, qui devaient l'une et l'autre comporter quelque 150 missives : perte énorme pour l'histoire de l'art, et probablement irréparable. En ce qui concerne Camille Pissarro, j'ai eu la chance que les lettres du peintre à son ami et chantré Mirbeau aient été publiées dans sa *Correspondance générale*, mais, pour ce qui est des lettres de Mirbeau, elles se trouvaient, au moment de mes recherches, en 1989, chez un notaire chargé de la succession de la vaste famille Pissarro (elles ont été rachetées depuis par l'État et se trouvent désormais au Cabinet des Dessins du Louvre). Quand il s'agit de publier l'intégralité d'une correspondance, il ne suffit pas de fouiller un ou deux sites d'archives publiques ou privées, mais ce sont des dizaines, voire des centaines de sites, qu'il faudrait pouvoir localiser et fouiller. C'est là une entreprise énorme, d'autant plus difficile quand il s'agit d'un écrivain tel que Mirbeau, fort connu et reconnu pendant quatre décennies, et qui était en relations, amicales ou professionnelles, avec une quantité de gens les plus divers, dans le monde du journalisme, de la littérature, du théâtre, de l'édition, des beaux-arts et de la politique.

Ma première mission était donc d'établir la liste des destinataires potentiels des lettres de Mirbeau et, pour chacun d'eux, de chercher à identifier et à localiser, soit ses archives en général, soit tout ou partie des lettres qui lui étaient adressées et qui m'intéressaient. Une fois que j'avais fait le tour de la Bibliothèque nationale de France, des bibliothèques de l'Arsenal et de l'Institut, ou encore du Musée Rodin (le Musée d'Orsay n'existait pas encore au moment où j'ai entrepris mes recherches), il restait une quantité de lettres éparpillées à travers le monde,

² Sur cette bibliothèque, voir l'article de Jean-Claude Delauney, « Tableau synoptique des livres constituant la bibliothèque d'Octave Mirbeau », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 16, mars 2009, pp. 129-165 (<http://www.scribd.com/doc/9407706/>).

dans des archives privées d'héritiers et de collectionneurs, ou encore dans de nombreuses bibliothèques européennes et américaines. À l'époque, à la fin des années 1960, il n'y avait ni Internet, ni courriel, et toutes les demandes que je souhaitais adresser aux uns et aux autres devaient être envoyées par lettres, écrites à la main ou dactylographiées, rédigées en français ou, plus rarement, en diverses autres langues, et timbrées, naturellement. J'ai dû rédiger ainsi des centaines de lettres, expédiées tous azimuts : à des bibliothèques, à des collectionneurs, souvent défiants, aux héritiers des divers correspondants de Mirbeau que j'étais parvenu à identifier³. J'ai dû aussi, pour nombre d'écrivains et artistes diversement célèbres, me tourner vers des spécialistes susceptibles de me guider dans ma quête. Malheureusement il existe aussi quantité de destinataires fort peu connus ou oubliés, voire totalement insoupçonnables, et qui n'apparaissent qu'à l'occasion de hasards favorables, ou de ventes publiques, quand des héritiers, inconnus jusque-là, se débarrassent d'autographes qui ne les intéressent pas, mais qui peuvent leur rapporter quelques sous.

Il arrive aussi que des fonds entiers de célébrités mondialement connues n'aient pas pour autant été découverts. Curieusement, ce fut alors le cas de Claude Monet : une douzaine de spécialistes contactés étaient incapables de m'indiquer où pouvaient bien se cacher les lettres de Mirbeau, jusqu'à ce que l'un d'eux m'indique, à tout hasard, Madame Henriette Giordanengo, qui vivait sur la Côte d'Azur et dont je ne savais rien. Or, à ma grande surprise, elle m'a répondu tout de suite et m'a expédié soixante lettres dans une boîte à cigares. Cette confiance était d'autant plus étonnante que j'étais totalement inconnu, que je n'avais encore rien publié et que, professeur de lycée, j'étais extérieur à l'université. C'est seulement en décembre 2006 que le Musée d'Orsay, en me proposant un partage à l'amiable des lots Mirbeau issus d'une très grosse vente aux enchères, dite « vente Cornebois⁴ », m'a révélé qu'Henriette Giordanengo était la fille, non reconnue, de Michel Monet, décédé en 1967 dans un accident de voiture. Elle venait d'hériter lorsqu'elle avait reçu ma lettre, mais n'avait visiblement pas eu le temps de dépouiller la totalité des documents accumulés. Il s'est trouvé que le nombre total des lettres de Mirbeau s'élevait à environ 150 et que celles qui ont été mises aux enchères ont été vendues, en moyenne, 350 € pièce (avec les frais).

³ De tous ceux qui avaient connu Mirbeau à la fin de sa vie, à une époque où il n'était plus en état d'écrire, ne survivaient alors que George Besson, Charles Vildrac et Germaine Salerou, une des belles-filles de Monet. Mais ils n'avaient pour autant aucune lettre de lui à me communiquer : seulement des souvenirs.

⁴ Le catalogue de cette vente exceptionnelle était intitulé *Archives Claude Monet*. Il est accessible en ligne sur le site de la maison de ventes Artcurial, à la date du 13 décembre 2006 : <https://www.artcurial.com/fr/vente-1207-archives-claude-monet>

La valeur marchande des lettres confiées en 1968 par Henriette Giordanengo, s'élèverait donc, aujourd'hui, à plus de 25 000 euros⁵.

Il y avait – et il y a toujours – un autre moyen, plus radical, mais nettement plus coûteux, de se procurer des lettres autographes : c'est de les acheter à des marchands spécialisés, ou lors de ventes aux enchères. Par bonheur, à cette époque lointaine où Octave Mirbeau n'était pas vraiment accepté ni reconnu à l'université, sa cote était relativement modeste : ses lettres se vendaient trois fois moins cher qu'aujourd'hui. Ce qui m'a permis notamment, malgré la modestie de mon salaire d'agréé débutant, d'acheter la soixantaine de lettres de jeunesse adressées à son confident de l'époque, Alfred Bansard des Bois entre ses 14 et 22 ans. Elles ont été un éblouissement en même temps qu'une révélation. Car, outre leur stupéfiante qualité d'écriture, annonciatrice des chefs-d'œuvre à venir, elles m'ont révélé que le jeune Mirbeau était déjà lui-même : un révolté, un pacifiste, antireligieux, anticlérical, anti-bourgeois et anti-impérialiste. Le Mirbeau de la maturité était déjà bien présent dans ces missives de jeunesse. Pendant les années d'apprentissage qui vont suivre, pour gagner sa vie, le jeune Octave devra vendre son précieux outil de travail, sa plume, en tant que secrétaire particulier⁶, journaliste à gages⁷, ou « prête-plume⁸ » (*ghost writer*). Ce n'était nullement un choix idéologique pour la « réaction », mais seulement une forme de « prostitution », qu'il ne cessera plus de comparer à celle des filles des rues ou des maisons closes⁹. Sans les lettres à Alfred Bansard, on aurait continué

⁵ Sur cette correspondance, voir Pierre Michel, « Autour des lettres de Mirbeau à Claude Monet », dans les Actes du colloque *Impressionnisme et littérature*, Presses des universités de Rouen et du Havre, 2012, pp. 95–103 (<https://books.openedition.org/purh/885?lang=fr>).

⁶ C'est cette expérience de secrétaire particulier – analogue à la domesticité qui lui inspirera son roman le plus mondialement célèbre, *Le Journal d'une femme de chambre* – que Mirbeau évoquera dans un roman inachevé, publié après sa mort, *Un gentilhomme*. Voir le texte de ce roman, présenté par mes soins en 2003, sur le site Internet des Éditions du Boucher : <http://www.leboucher.com/pdf/mirbeau/gentilhomme.pdf>

⁷ Pour Mirbeau, le journaliste « *se vend à qui le paye* », et dans *Les Grimaces* du 29 septembre 1883, il ajoute : « *Il est devenu une machine à louanges et à éreintement, comme la fille publique machine à plaisir ; seulement celle-ci ne livre que sa chair, tandis que celui-là livre toute son âme. Il bat son quart dans ses colonnes étroites – son trottoir à lui.* »

⁸ Voir : Pierre Michel, « Octave Mirbeau et le problème de l'écriture masquée », *RMMLA*, vol. 5, n° 2, automne 2007 (<https://www.rmmla.org/assets/docs/Journal-Archives/2000-2009/61-2-2007amichelp.pdf>, et <https://mirbeau.asso.fr/darticlesfrancais/PM-OMEcrituremasquee.pdf>) ; Pierre Michel, *Quand Mirbeau faisait le « nègre »*, Éditions du Boucher, 2004 (<http://www.leboucher.com/vous/mirbeau/negritude.html>).

⁹ Il sera toujours le défenseur de ces pauvres filles dites « de joie », par antiphrase, et rédigera sur le tard un essai sur la prostitution, *L'Amour de la femme vénale*, dont j'ai trouvé, à la bibliothèque nationale de Sofia, une traduction bulgare, que j'ai fait retraduire en français et ai publié en 1994, aux éditions Indigo & Côté Femmes, avec une préface d'Alain Corbin.

de croire que Mirbeau était passé de l'extrême droite à l'extrême gauche, alors qu'il ne faisait qu'assurer sa pitance.

Quelques mois après cette acquisition providentielle, je me suis retrouvé expédié au service militaire, conséquemment privé de salaire pendant dix-huit mois, et donc plus du tout en mesure d'acheter de nouvelles lettres mises en vente. J'ai alors sollicité la bibliothèque de l'Arsenal, où j'avais l'habitude de travailler, pour qu'elle use de son droit de préemption afin de les acquérir et de les mettre ainsi à la disposition des chercheurs. Et c'est ce qu'elle a fait.

Il existait – et il existe encore – deux autres moyens, nettement moins onéreux, de dénicher des lettres encore inconnues.

Le premier est poussiéreux, épuisant, et de surcroît fort frustrant : il s'agit de dépouiller des milliers de catalogues de libraires et de ventes publiques depuis un siècle, que ce soit à la Bibliothèque nationale ou chez des marchands à l'esprit ouvert¹⁰. Malheureusement, les notices de la plupart des catalogues se limitent à un sec résumé d'une ligne, ou à un extrait de deux ou trois lignes, ce qui, bien souvent, n'est pas suffisant pour pouvoir comprendre le contexte et tenter d'établir une date. L'ennui est donc l'absence de l'essentiel : le texte.

Le deuxième moyen, tout aussi épuisant, consiste à dépouiller des quantités de journaux et de revues de l'époque, susceptibles d'avoir publié des lettres de Mirbeau, adressées notamment à des confrères journalistes, ou à des directeurs de publications, et généralement relatives à des articles récents ou à des événements d'actualité. Du moins sont-elles complètes et faciles à dater, ce qui est doublement appréciable. Mais l'effort pour les débusquer est d'autant plus considérable que ces lettres potentielles ont toutes les chances de se retrouver, non en première page, comme les chroniques et les contes de Mirbeau, mais reléguées en page 2 ou 3, voire 4, et risquent donc fort d'échapper à la vigilance du chercheur. Aujourd'hui – progrès fort apprécié, mais bien tardif – la mise en ligne, surtout par la bibliothèque numérique Gallica, d'un nombre croissant de quotidiens et de revues facilite considérablement la quête et permet, grâce au moteur de recherche, de déceler des missives qui auraient eu toutes les chances de passer inaperçues à la Bibliothèque nationale.

Malgré tous ces efforts, la collecte ne saurait jamais être complète. Soit parce que certains destinataires n'ont pas été identifiés, soit parce que nombre d'entre eux n'ont pas conservé des missives qui n'étaient pas, en principe, destinées à la

¹⁰ À la fin des années 1960, j'ai pu notamment compter sur l'aide, formidablement généreuse et complètement désintéressée, de Pascal Pia, ancien ami et collaborateur d'Albert Camus, qui me communiquait quantité d'extraits de catalogues au fur et à mesure de ses trouvailles. Les lettres qu'il m'adressait alors sont désormais conservées à la bibliothèque de l'Arsenal (et les miennes à l'IMEC).

postérité, surtout pendant la jeunesse et au début de la carrière de Mirbeau, quand il n'était encore que l'anonyme rédacteur d'une feuille de chou, soit parce que certains correspondants n'ont pas laissé d'archives, ou ont même voulu en supprimer une partie. C'est ainsi que je soupçonne fort Alice Mirbeau, sa veuve, d'avoir fait un tri dans les archives qu'elle a léguées à la Bibliothèque de l'Institut et où, curieusement, on ne trouve aucune des lettres qu'Octave a forcément eu l'occasion de lui écrire au cours de trois décennies. Soit encore parce qu'elles ont été perdues après la mort de Mirbeau et de sa femme, au fil des successions. Soit enfin parce qu'elles se trouvent quelque part, dans notre vaste monde, à l'abri de collectionneurs possessifs, ou complètement oubliées dans quelques fonds d'archives privées ou publiques, jusqu'à ce qu'un curieux tombe dessus par hasard... Bref, il ne faut pas se leurrer : on ne trouvera jamais tout. Manquent notamment à l'appel les lettres à Maurice Maeterlinck, à Léon Blum, à Léon Daudet et à Jean Jaurès.

Pour comble de misère, au chapitre des manques, il conviendrait d'ajouter aux lettres non retrouvées toutes celles... qui n'ont jamais été écrites. Car, pendant les dix dernières années de sa vie, Mirbeau était constamment malade et souvent incapable d'écrire quoi que ce soit ; les quelques billets de sa main qui ont été retrouvés sont souvent des gribouillages difficilement lisibles. C'est particulièrement regrettable pour qui souhaite en savoir plus sur ses relations avec les jeunes amis qui ont accompagné sa vieillesse prématurée et lui ont apporté un peu de réconfort, tels que Léon Werth et Marguerite Audoux, Sacha Guitry et Francis Jourdain, George Besson et Albert Adès, voire Paul Léautaud et Charles Vildrac. Certes, le téléphone lui permettait de maintenir ses liens avec nombre d'amis, qui lui rendaient visite régulièrement, à Paris ou à Triel, mais pour l'éditeur de sa correspondance, c'est extrêmement frustrant, car il ne subsiste que fort peu de traces de ces échanges, en dehors de quelques témoignages épars.

La datation

La deuxième grande difficulté à laquelle je me suis heurté, dès que j'ai commencé à enregistrer les lettres, est leur datation. Car Mirbeau avait l'habitude de ne presque jamais indiquer de date, sauf dans ses lettres de jeunesse, ou dans quelques lettres à caractère plus ou moins officiel. Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que le nombre de destinataires est très élevé et qu'il convient d'en savoir le plus possible sur chacun d'eux afin de comprendre à quoi il peut être fait allusion, avant de pouvoir fixer une date. Quand il s'agit de simples billets où il n'est fait référence à aucun événement notable, il n'y a guère que l'écriture qui permette d'envisager une date très approximative à quelques années près.

Frustrant, certes, mais rien de tragique pour autant, dans la mesure où ces billets n'ont qu'un intérêt très relatif. Par bonheur, deux de ses amis les plus proches avaient une excellente habitude, fort utile pour moi : l'un, Gustave Geffroy, conservait les enveloppes, toujours dotées d'un cachet postal (pas toujours très lisible, malheureusement) ; l'autre, Paul Hervieu, datait toujours ses lettres¹¹, ce qui permet de dater, à quelques jours près, celles d'Octave.

Pour la grande majorité des lettres non datables de la sorte, il convient de s'appuyer tout d'abord sur ce que l'on sait de la vie de Mirbeau, au terme de décennies de recherches, de ses articles, de ses publications, et de sa vie publique et privée. Ensuite sur ce que l'on sait de ses correspondants pour pouvoir dater les lettres avec une précision de quelques jours ; mais cela nécessite de nombreuses recherches, dans les biographies et les correspondances des plus connus de ces destinataires. Et enfin, il convient de dépouiller la presse de l'époque, qui mentionne nombre d'événements notables auxquels il peut être fait allusion dans les échanges épistolaires. Quand il s'agit d'écrivains et d'artistes très célèbres, tels que Monet, Rodin ou Zola, c'est la surabondance d'informations qui menace. En revanche, quand il est question de personnages complètement oubliés et qui n'ont guère laissé de traces, beaucoup d'allusions risquent de ne pas pouvoir être élucidées, et la datation, d'être d'autant plus problématique.

Heureusement, pour quelques correspondants, il est possible de suivre et de dater les échanges grâce aux réponses. Soit qu'elles aient été publiées par d'autres chercheurs, par exemple celles de Stéphane Mallarmé, de Camille Pissarro, d'Émile Zola, de Guy de Maupassant, de Remy de Gourmont, de Marcel Schwob ou de Maurice Maeterlinck. Soit que j'aie pu les acheter, notamment une centaine de très précieuses lettres de son ami et confident Paul Hervieu, ainsi que nombre d'autres, notamment de Jules Claretie, l'administrateur de la Comédie-Française, de Maurice de Féraudy, le créateur d'Isidore Lechat dans *Les affaires sont les affaires*, ou encore d'Henry Bauër, de Catulle Mendès ou de Léon Blum. Malheureusement, on l'a vu, les lettres de Monet et de Rodin, ses deux « dieux », manquent à l'appel, et c'est extrêmement dommageable.

Les annotations

Au terme de cette longue collecte de quelque 3 500 lettres – en comptant les « lettres fantômes », c'est-à-dire celles dont le texte n'a pas été retrouvé, mais dont on connaît du moins l'existence et, souvent, la teneur –, il reste à les présenter,

¹¹ J'ai publié une cinquantaine de ces lettres, datées de 1885 à 1892, dans les quatre premiers numéros de notre revue *Octave Mirbeau – Études et actualités* (2020–2023).

non seulement dans l'ordre chronologique, parfois problématique, mais aussi en les agrémentant de notes qui permettent au lecteur de ne pas s'y perdre et de comprendre toutes les allusions. Certains éditeurs de correspondances les réduisent à un minimum incompressible, pour ne pas surcharger l'édition, ou bien à la demande de maisons d'édition soucieuses de limiter les coûts. Je pense au contraire que, vu l'importance d'Octave Mirbeau dans l'histoire intellectuelle, littéraire, théâtrale, artistique et politique de la Belle Époque, et vu l'ampleur de ses relations, il est important de permettre aux lecteurs d'en savoir le plus possible et de replacer les échanges dans leur contexte historique. Que l'ingrat travail du chercheur, au lieu d'être perdu, puisse au moins servir à d'autres chercheurs en même temps qu'à un lectorat curieux d'en savoir plus. J'ai donc fait mien le parti adopté par L. J. Austin pour l'édition de la correspondance de Mallarmé, et d'Henri Mitterand et de son équipe pour celle de Zola.

Le résultat, c'est que, malgré leur petite taille, les notes sont tellement abondantes qu'elles finissent par occuper beaucoup plus de place que les lettres elles-mêmes. Et je sais gré à Vladimir Dimitrijević, de L'Âge d'Homme, pour les trois premiers tomes, et à Gérard Cherbonnier, du Petit Pavé, pour le dernier et quatrième tome, d'avoir accepté de publier mes annotations dans leur intégralité, en dépit de leur poids, et donc de leur coût.

Pour ces notes, comme pour la datation des lettres, j'ai utilisé en premier lieu tout ce que mes propres recherches m'avaient permis de découvrir sur la vie et les publications de Mirbeau. J'ai été fort bien secondé par mon collaborateur Jean-François Nivet qui, au cours des dix-sept années où j'avais abandonné mes recherches universitaires, avait consacré sa thèse aux articles du grand journaliste qu'était Mirbeau : nous nous complétons et c'est pourquoi, tout en rédigeant et publiant ensemble la première biographie de notre auteur¹², nous avons pu faire à deux, pour la correspondance, ce que j'aurais été fort en peine de faire tout seul, du moins les premières années. Nous avons naturellement été aidés par les publications des divers chercheurs travaillant sur l'époque et, au premier chef, sur les amis et correspondants de Mirbeau. La solidarité entre chercheurs est, heureusement, une réalité : c'est ainsi qu'au début de mon travail, à la fin des années 1960, j'ai pu compter sur l'aide et les conseils de mon aîné Henri Mitterand, qui était déjà le « page » des études zoliennes¹³.

¹² Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécatrice au cœur fidèle*, Librairie Ségui, 1991, 1020 pages.

¹³ Sur cette collaboration, voir mon témoignage, « Quelques souvenirs lointains », dans le livre d'hommage publié sous la direction d'Alain Pagès, *Henri Mitterand, au bonheur des œuvres*, Nathan, 2023, pp. 74–76.

Il était également nécessaire de dépouiller systématiquement les journaux et les revues, grandes et petites, susceptibles de nous apporter, non seulement des articles et des lettres, mais aussi de nombreuses informations sur le contexte, littéraire, artistique et politique. Travail harassant quand il faut lire les journaux papier, ou, par la suite, les microfilms accessibles à la Bibliothèque nationale., où l'on continue à s'abîmer les yeux. Aujourd'hui les chercheurs disposent de deux instruments qui n'existaient pas à cette époque héroïque, vieille de quelques décennies : d'une part, la mise en ligne, sur le site Gallica, d'un nombre croissant de journaux consultables sans avoir besoin de se déplacer ; et, d'autre part, Internet et les moteurs de recherche, qui permettent de trouver, en quelques clics, des réponses à des questions qui, jadis, auraient nécessité des jours ou des semaines de recherches, sans parler des déplacements. Je ne suis pas certain que les jeunes chercheurs d'aujourd'hui, tant ils y sont habitués, aient bien conscience des avantages incomparables dont ils disposent, par rapport à ceux de ma génération.

L'édition

Quand tout ce travail préliminaire a commencé à produire ses premiers fruits, il a bien fallu songer à solliciter des éditeurs pour en faire profiter les lecteurs. Comme la publication de la *Correspondance générale* n'était pas encore à l'ordre du jour, tant s'en fallait, mon collaborateur Jean-François Nivet et moi avons décidé de commencer par des éditions de correspondances partielles. Et le plus facile, c'était celle avec Rodin, puisque toutes les lettres de Mirbeau, que j'avais copiées à la main vingt ans plus tôt, étaient concentrées au Musée Rodin, où nous pouvions trouver toutes les informations complémentaires désirables. De surcroît, elles étaient suffisamment nombreuses pour constituer un volume. Un petit éditeur de province, le Lérôt, spécialisé dans les écrivains de l'époque, a tout de suite été d'accord pour publier ce premier volume qui, comparé aux suivants, fait aujourd'hui pâle figure, car nous ne disposions pas encore de quantité d'informations découvertes par la suite. Le même éditeur a publié dans la foulée les lettres à Camille Pissarro, d'autant plus riches et intéressantes qu'on pouvait citer en note de nombreux extraits des réponses du peintre, publiées par ailleurs¹⁴. Jean-Paul Louis, le dévoué éditeur du Lérôt, a souhaité constituer ainsi une sorte de trilogie en publiant à leur tour les lettres à Claude Monet. Je savais que celles dont je disposais grâce à Henriette Giordanengo, encore inconnues de tous, ne

¹⁴ La *Correspondance de Camille Pissarro* a été publiée par Janine Bailly-Herzberg en cinq volumes, de 1986 à 2003, aux Éditions du Valhermeil. C'est surtout le tome III (1891-1894) qui concerne Mirbeau.

constituaient qu'une partie de l'ensemble, comme la suite l'a confirmé¹⁵. J'ai tout de même accepté sa sympathique proposition, et ce volume a paru en 1990. Par la suite, j'ai encore publié trois volumes de correspondances partielles : avec le peintre Jean-François Raffaëlli (Éditions du Lérot, 1993) – mais plusieurs lettres n'ont fait surface que bien plus tard ; avec le théoricien et militant anarchiste Jean Grave (Éditions Au Fourneau, 1994) ; et, plus tard, sur la proposition du libraire parisien Jean-Étienne Huret, qui m'a généreusement ouvert ses archives, avec le célèbre journaliste et reporter Jules Huret, son grand-père (Éditions du Lérot, mars 2009)¹⁶. L'avantage de ces publications, c'est qu'elles sont bien centrées sur les relations entre deux créateurs, écrivains ou peintres, ce qui évite l'éparpillement et la discontinuité dont souffre inévitablement toute correspondance générale. Il est également intéressant de pouvoir publier, en annexe aux lettres, les articles que Mirbeau a consacrés à ses amis et correspondants, alors que, dans la *Correspondance générale*, seuls de brefs extraits en sont cités dans les notes.

Il n'en restait pas moins que mon entreprise principale était toujours la publication de l'ensemble de la correspondance. Pour ce faire, j'ai été mis en contact avec les éditions de L'Âge d'Homme, créées et dirigées par Vladimir Dimitrijević, par le truchement des Presses de l'Université de Besançon, qui venaient de publier mes *Combats d'Octave Mirbeau* et mon édition des *Chroniques du Diable*, et qui travaillaient en étroite collaboration avec l'éditeur de Lausanne. Bien qu'il ne partageât guère les engagements de Mirbeau, Dimitrijević s'est vite passionné pour lui, et du même coup pour mon propre travail, au point de me demander de publier chez lui *L'Abbé Jules* et *Sébastien Roch*¹⁷, et d'accepter aussi avec enthousiasme de publier, en 2011, l'énorme *Dictionnaire Octave Mirbeau* (1200 pages), également accessible en ligne¹⁸. Pour les raisons évoquées plus haut, la publication du premier volume a pris beaucoup de retard, et, dans des conditions tout à fait différentes, il en a été de même du tome IV. Par bonheur, l'entreprise a néanmoins pu être menée à son terme, et les éditions du Petit Pavé ont repris, pour le dernier volume particulièrement dense (1252 pages), le même format et la même présentation que les trois premiers, parus à L'Âge d'Homme.

¹⁵ Quelque 90 lettres nouvelles ont été insérées dans le tome IV de la *Correspondance générale* (2022), ainsi que dans les n° 4 et 5 de notre revue, *Octave Mirbeau – Études et actualités* (2023 et 2024).

¹⁶ Pour mémoire, je signalerai encore que J.-F. Nivet et moi, sur la proposition d'Henri Mitterand, avons publié les lettres de Mirbeau à Zola dans le dossier Mirbeau du n° 62 des *Cahiers naturalistes*, en 1988. J'ai aussi édité en brochure, à un petit nombre d'exemplaires, sa *Lettre à Léon Tolstoï* (À l'écart, 1991).

¹⁷ *L'Abbé Jules*, L'Âge d'Homme, coll. Revizor, 287 pages, février 2010 ; *Sébastien Roch*, L'Âge d'Homme, coll. Revizor, février 2011, 361 pages.

¹⁸ <http://mirbeau.asso.fr/dicomirbeau/>

Les principes de l'édition sont restés identiques. Chaque volume est précédé d'une introduction biographique qui couvre les mêmes années que les lettres. Elles sont classées dans un ordre chronologique, avec la même incertitude pour certaines datations possiblement erronées. Comme je l'ai dit plus haut, j'ai emprunté à L. J. Austin le recours à ce qu'il appelle des « lettres fantômes ». Enfin, un volumineux index des noms cités, que ce soit dans les lettres ou dans les notes, facilite les recherches en permettant de retrouver toutes les occurrences de quantité de personnages, et de suivre leurs relations avec Mirbeau ; le nom des destinataires y est en gras, pour que le lecteur puisse s'y reporter directement, sans être obligé de suivre l'ordre chronologique.

Ce que nous apprend la correspondance de Mirbeau

La correspondance d'un écrivain est passionnante, au premier chef, par tout ce qu'elle nous apprend sur sa carrière et sur la gestation de ses œuvres. C'est aussi, bien évidemment, le cas d'Octave Mirbeau, dont les lettres permettent de suivre, parfois au jour le jour, ses démêlés récurrents avec les directeurs des grands journaux, avec les éditeurs, avec les gens de théâtre, directeurs et acteurs, aussi bien qu'avec l'administration ou les marchands d'art. Ce sont des combats tous azimuts, pour faire passer ses articles à risques, pour ses contrats avec les maisons d'édition, ou pour faire représenter ses pièces à scandale : c'est ainsi qu'il a dû mener – et remporter – deux grandes batailles pour ses deux grandes comédies de mœurs et de caractères, *Les affaires sont les affaires* (1903) et *Le Foyer* (1908), la correspondance nous permettant d'en suivre tous les épisodes.

La correspondance de Mirbeau est aussi une source de première importance sur la gestation de ses œuvres. Nous découvrons la genèse de ses romans, ses objectifs initiaux, ses tâtonnements, ses doutes, la course contre la montre qu'impose la prépublication en feuilleton. Et aussi l'inévitable déception, voire le dégoût, de n'être jamais à la hauteur de ses propres exigences¹⁹ : c'est précisément le sujet qu'il traite dans son roman *Dans le ciel* (publié en feuilleton en 1892–1893), à partir du cas du peintre Lucien, clairement inspiré de Van Gogh, que Mirbeau vient de découvrir et dont il a acheté *Les Iris* et *Les Tournesols*²⁰.

¹⁹ Voir Pierre Michel, « Mirbeau est-il bon juge de lui-même ? L'écrivain face à des contradictions insolubles », *Octave Mirbeau – Études et actualités*, n° 3, avril 2022, pp. 7–20.

²⁰ Achetées, en 1891, 300 francs chacune, ces deux toiles deviendront les plus chères au monde en 1987. C'est en cachette de sa femme qu'Octave Mirbeau les a payées au père Tanguy, comme le révèle la lettre adressée au vieux et dévoué marchand de couleurs, qui est supposé les lui avoir offertes en remerciement de son grand article sur Van Gogh, paru le 31 mars 1891 dans *L'Écho de Paris*.

Témoignages de première main aussi sur les obstacles qu'ont représentés, tout au long de sa carrière journalistique et littéraire, les directeurs de journaux et les éditeurs, les administrateurs de théâtre et les cabotins, les dirigeants politiques et les marchands d'art, tout ce monde des « dominants » et des « hypocrites » qui le révoltent. Toujours en révolte, il défend les intérêts des « *prolétaires de lettres* », d'un côté, et, de l'autre, promeut des artistes méconnus, ou pas encore assez reconnus, dont il proclame haut et fort le génie, envers et contre tous. Tandis que le dégoût – aussi viscéral que réfléchi – le pousse à chercher un refuge dans la nature, à cultiver amoureusement les fleurs et à fréquenter tendrement des animaux, il peut aussi se consoler en fréquentant assidûment les *happy few* qu'il admire inlassablement et auxquels il se dévoue sans compter. La correspondance nous permet de découvrir toutes les facettes et les contradictions d'un homme passionné et déchiré, en même temps que les ressorts de sa création, elle nous permet de mieux comprendre sa personnalité, de corriger, fût-ce tardivement, des idées toutes faites, des ragots salissants et des jugements à l'emporte-pièce, aussi diffamatoires que péremptoirs. Grâce à ses lettres, nous pouvons faire la connaissance, presque intime, d'un homme tourmenté et exigeant, assoiffé de beauté et d'idéal, poussé par un ardent besoin d'aimer et d'admirer, et par une aspiration constante à se dévouer pour ses amis et pour les causes qu'il a faites siennes.

Nous pouvons désormais jeter un œil tout à fait neuf sur ce qu'on savait, ou croyait savoir, de sa carrière et même en découvrir des pans entiers, méconnus ou même insoupçonnés. Voyons rapidement quelques-unes de ces découvertes, sans revenir sur les deux batailles des *Affaires* et du *Foyer* citées plus haut, et sans la moindre prétention à l'exhaustivité.

Tout d'abord, comme je l'ai déjà évoqué, l'achat de ses lettres de jeunesse à Alfred Bausard des Bois a été une révélation, pour comprendre tous les combats à venir, : le regard du lecteur en est forcément bouleversé et on ne peut plus répéter à l'envi nombre d'assertions, qui se sont révélées mensongères, sur l'évolution politique de l'écrivain²¹. Pendant une douzaine d'années, il a fait partie de ceux qu'il appelle les « *prolétaires de lettres* », et, dans *Les Grimaces* du 15 décembre 1883, il appelle ses frères de chaîne, « *ceux qui sont venus à la bataille sociale de la littérature avec leur seul outil de la plume* », à relever la tête, à « *serrer leurs rangs et à poursuivre sans trêve leurs revendications contre les représentants de l'infâme capital littéraire* »²². Il s'agit là d'une découverte majeure : loin de se rallier à ses employeurs

²¹ Voir Pierre Michel, « L'itinéraire politique d'Octave Mirbeau », *Europe*, n° 839, mars 1999 (<https://fr.scribd.com/document/9223061/Pierre-Michel-L-Itineraire-politique-d-Octave-Mirbeau>).

²² Voir http://mirbeau.asso.fr/dicomirbeau/index.php?option=com_glossary&cid=296 ; <https://www.scribd.com/doc/10761859/Octave-Mirbeau-Le-Theatre>

divers et successifs, tout en leur vendant provisoirement sa plume dans l'espoir d'en vivre, il reste « *tel qu'en lui-même enfin* », un indigné et un révolté.

Deuxième découverte fondamentale : c'est grâce à une lettre adressée à son éditeur Ollendorff, en mars 1885, que j'ai été mis sur la voie des romans et recueils de contes que Mirbeau a écrits en tant que « prête-plume » et a publiés, chez Ollendorff, sous trois pseudonymes différents, entre 1880 et 1885. J'ai ainsi pu publier en 2000–2001 cinq romans insoupçonnés en annexe de mon édition critique de *l'Œuvre romanesque* de Mirbeau, en trois très gros volumes, chez Buchet/Chastel. En 1998, j'avais déjà publié, chez Nizet, deux recueils de contes regroupés en un seul volume, *Amours cocasses* et *Noces parisiennes*. Les « plumes de l'ombre » n'étaient évidemment pas rares, à l'époque, et nombre de jeunes écrivains désargentés devaient bien en passer par là, eux aussi, pour des raisons alimentaires. Mais il se trouve que cette expérience a été couronnée de succès et que Mirbeau y a fait ses gammes en même temps que ses preuves, avant de commencer, bien tardivement, à produire des romans signés de son nom (*Le Calvaire* paraît en novembre 1886, alors qu'il a 38 ans).

C'est aussi grâce à des lettres adressées à son complice et confident Paul Hervieu, en 1885, que j'ai pu découvrir l'existence de ses *Lettres de l'Inde*, publiées en deux temps, dans *Le Gaulois*, sous la signature de Nirvana (du 13 février au 22 avril), puis dans et *Le Journal des débats*, signées simplement N. (le 31 juillet et le 1^{er} août). J'ai pu fournir une édition de cette œuvre insoupçonnée en 1991 aux éditions de L'Échoppe. Il s'agit d'une mystification littéraire, puisque le prétendu reporter n'a jamais posé le pied en Inde, ni à Ceylan, ni au Sikkim, et qu'il a rédigé ces pseudo-lettres dans une bourgade normande. Mais du moins a-t-il puisé toutes ses informations à une bonne source, dans les rapports adressés à Jules Ferry par son ami François Deloncle, le commanditaire de ces pseudo-lettres, qui, lui, avait fait une grande tournée dans le sous-continent indien. Conservés au ministère des Affaires étrangères, ces rapports m'ont été aimablement communiqués par son petit-fils, Michel Habib-Deloncle (1921–2006), devenu, en 1962, secrétaire d'État aux Affaires étrangères du général de Gaulle. C'est ce qui m'a permis d'en citer de nombreux extraits dans les notes. En revanche, comme il ne s'agit pas de « vraies » lettres, ces *Lettres de l'Inde* n'ont évidemment pas pris place dans la *Correspondance générale*.

C'est par une lettre de Mirbeau à Ernest Vaughan, le directeur de *L'Aurore*, que j'ai appris que Mirbeau venait, le 8 août 1898, de payer de sa poche l'amende d'Émile Zola pour son « J'accuse », paru dans *L'Aurore* le 13 janvier de la même année²³. Cette amende était du montant exorbitant de 7 555,25 francs-or (avec

²³ Voir Pierre Michel, « Mirbeau et le paiement de l'amende de Zola pour *J'accuse* », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 16, mars 2009, pp. 211–214.

les frais), soit quelque 40 000 €. J'ai bien fini par en découvrir la confirmation dans un entrefilet de *L'Aurore* apparemment passé inaperçu, et surtout dans le rapport de l'huissier chargé d'en prendre acte ; mais ce geste d'une générosité inouïe est resté largement ignoré, et même Henri Mitterand ne le mentionne pas dans son imposante biographie de Zola en trois volumes²⁴.

Enfin, pour l'histoire littéraire du vingtième siècle, il n'est pas inutile de se pencher sur les débuts de l'Académie Goncourt, dont Mirbeau était membre par la volonté testamentaire d'Edmond de Goncourt. À travers sa correspondance, on saisit mieux les enjeux de cette contre-Académie française, les obstacles auxquels le projet initial s'est vite heurté ; on pénètre un peu dans les coulisses de ce théâtre – comme Célestine chez ses maîtres dans *Le Journal d'une femme de chambre* –, ou plutôt dans les cuisines où se concocte le prix annuel. On n'en est qu'au tout début de l'évolution qui va conduire rapidement aux tirages de masse et à l'implication croissante des grandes maisons d'édition en concurrence, pour des raisons qui tiennent beaucoup plus au profit espéré qu'à un idéal littéraire, idéal qui est justement le souci majeur de Mirbeau. Certes, aucun des postulants qu'il a défendus bec et ongles n'a obtenu le prix Goncourt²⁵, mais tous ceux qu'il a promus, par ses interventions dans la presse, ont pu compter sur son indéfectible et très efficace soutien, comme, au premier chef, Marguerite Audoux, qui a obtenu le prix Femina 1910, à défaut du Goncourt, malencontreusement décerné une semaine plus tard.

Octave Mirbeau a été un acteur éminent de la vie intellectuelle de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle et de la Belle Époque. Il a participé pendant quatre décennies à tous les grands combats : littéraires, artistiques, politiques et sociaux. Il a été en contact avec les principaux acteurs de cette période mouvementée, traversée de contradictions et confrontée à de lourdes menaces. Il a eu pour amis et/ou correspondants les plus grands écrivains, différemment novateurs (Barbey, Zola, Goncourt, Daudet, Maupassant, Mallarmé, Anatole France, Maurice Maeterlinck, Alfred Jarry, mais aussi Catulle Mendès, Élémer Bourges, Gustave Geffroy, Marcel Schwob, Remy de Gourmont, Paul Hervieu, Lucien Descaves, Paul Bourget) et les plus prestigieux artistes (Monet, Rodin, Pissarro, Cézanne, Carrière, Vallotton, Maillol), les représentants de l'édition (Ollendorff,

²⁴ Henri Mitterand, *Zola*, vol. 3, 2002, Paris : Fayard.

²⁵ Sauf Henri Barbusse, en 1916, mais Mirbeau, très malade, ne s'est pas déplacé et n'a participé à aucune discussion. Barbusse l'a emporté au premier tour, à la quasi-unanimité.

Charpentier, Fasquelle), de la presse (Francis Magnard, Arthur Meyer, Fernand Xau et surtout Jules Huret) et du théâtre (Jules Claretie, Lucien Guitry, Sarah Bernhardt, André Antoine, Maurice de Féraudy, Julia Barthe), ainsi que nombre d'hommes politiques de premier plan et de toutes tendances (Georges Clemenceau, Joseph Reinach, Léon Daudet, Jean Jaurès, Jean Grave, Aristide Briand, Raymond Poincaré, Louis Barthou, Léon Blum).

À travers sa correspondance, ce n'est donc pas seulement un homme de chair, de sang et de passion, un écrivain tiraillé et en quête de renouvellement, un artiste de la plume, qui revit sous nos yeux, avec ses cris d'enthousiasme et ses révoltes, ses admirations et ses dégoûts, ses passions et ses phases de dépression. C'est aussi toute une époque, aujourd'hui disparue, où la presse était essentielle, où le théâtre n'avait pas encore été détrôné par le cinéma, où les luttes ouvrières menaçaient le « *talon de fer* » du capital, où nombre de valeurs traditionnelles et d'habitudes culturelles étaient remises en cause, où le progrès scientifique, combiné au progrès social, pouvait laisser espérer des lendemains qui chantent, lors même que le nationalisme, le colonialisme et le militarisme battaient leur plein et menaçaient d'anéantir ces aspirations à une certaine forme de justice et de bonheur. Les lettres de Mirbeau en sont le reflet et témoignent de la conscience déchirée d'un intellectuel lucide, rongé par le pessimisme, mais malgré tout engagé pour la Justice et la Vérité, et, attendant, pour tenter, selon la formule de Camus, de « *diminuer arithmétiquement la douleur du monde* », à défaut de pouvoir faire mieux.

BIBLIOGRAPHIE

Pierre Michel, Jean-François Nivet. 1991. *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle, biographie*. Paris: Librairie Séguier.

Pierre Michel. « L'édition de la *Correspondance générale* d'Octave Mirbeau », octobre 2003, site Internet des Amis d'Octave Mirbeau, <https://mirbeau.asso.fr/correspondance.htm>

Pierre Michel, Yannick Lemarié. 2011. *Dictionnaire Octave Mirbeau*. Lausanne: L'Âge d'Homme.

Pierre Michel. 2012. « Autour des lettres de Mirbeau à Claude Monet », Actes du colloque *Impressionnisme et littérature*, Presses des universités de Rouen et du Havre. Pp. 95–103.

Pierre Michel. 2015. « La correspondance d'Octave Mirbeau », *L'Épistolaire*, n° 41. Pp. 289–298.

Pierre Michel

EDITING *THE COMPLETE CORRESPONDENCE* OF OCTAVE MIRBEAU

(abstract)

Editing Octave Mirbeau's complete correspondence is a long-term project that begun in 1967 and, as of 2023, has not yet been completely finished. Drawing on his experience as an academic editor, Pierre Michel examines different stages of his work as a researcher, highlighting the challenges faced in collecting and dating the letters. He outlines his editorial principles and underscores the significance of such an edition, not only for understanding the writer, his personality, and his career, but also the intellectual history of modern France.

KEYWORDS

Mirbeau; Monet; correspondence; edition; research; dating